

Les Aventures d'un Rossignol

RACONTÉES PAR LUI-MÊME

(Traduit de l'allemand, d'après BERTHA FULHES)

(Suite et fin)

J'étais déjà depuis plusieurs jours dans ma prison, silencieux et muet, triste jusqu'à la mort. Je ne savais rien de Rosette ; il n'était jamais permis à la jeune fille de venir me voir, ainsi que je l'apprenais par les monologues de ma persécutrice. Je ne voyais rien du monde extérieur et je n'entendais que la toux sèche de la méchante dame et les malignes paroles qu'elle proférait.

J'avais pleinement rompu avec la vie, renoncé à toute idée de bonheur. Quelle prétention y aurais-je eue, moi, humble petit être, qui m'étais préparé moi-même cette situation, tandis qu'une si bonne, si excellente créature, telle que Rosette, pouvait être si malheureuse ? Un jour la comtesse tira la sonnette plus tôt que de coutume et vivement. Dès que des pas précipités s'approchèrent de sa porte, mon cœur battit joyeusement, car je reconnus la marche de Rose. Bientôt j'entendis sa voix suave demander à sa maîtresse ce qui lui était agréable.

« Fais préparer le carrosse, tu partiras avec moi, » ordonna-t-elle.

J'entendis avancer la voiture ; Rosette accompagnait sa maîtresse, en descendant l'escalier.

Tandis que je prêtai l'oreille pour distinguer encore une des paroles de la jeune fille, je reconnus son pied léger. Ce n'était point une illusion ; elle s'approcha de la porte, l'ouvrit vivement ainsi que celle de ma cage, et se plaçant devant moi :

« Viens, viens vite, mon petit oiseau, dit-elle. Qu'elle fasse de moi ce qu'elle voudra, tu recouvreras ta liberté, murmura-t-elle en me saisissant. Bon voyage, cher petit, que ne puis-je le faire avec toi ! »

A ces mots elle posa encore une fois ses lèvres sur ma tête, ouvrit lestement la fenêtre, et un instant après je me trouvais... sur les tilleuls !

Rosette se mit encore un instant à la fenêtre, me vit, me fit un signe d'adieu, et bientôt elle était au bas, devant la porte, et montait en voiture, où elle reçut de la part de la vieille comtesse un déluge de reproches pour sa négligence. Enfin, à travers le bruit du roulement de la voiture qui allait très-vite, résonna la voix faible et grognon de cette dernière.

J'étais donc libre... libre ! Oh ! parole d'or, dont celui-là seul peut mesurer toute la joie, tout le bonheur, qui, comme moi, croyait pour toujours avoir perdu la liberté. Avec quelle joie, avec quelle effusion je saluais alors le soleil, les arbres verdoyants, le ciel bleu, les fleurs, tout, tout ce que je voyais ! Oh ! comme ce jour-là tout me paraissait doublement beau ! La plus petite fleur, chaque feuille, chaque brin d'herbe me semblait digne de contemplation.

Autrefois, je m'étais déjà réjoui de tout cela, mais plutôt avec le sentiment instinctif d'un enfant qui ne réfléchit pas, qui sait à peine ce qui le rend heureux. Mais en cet instant je le fis avec une entière connaissance. Les impressions et les événements des derniers jours avaient promptement mûri mon jugement. Il me sembla que j'avais considérablement vieilli. J'avais tant vu, j'avais tant entendu que je pouvais maintenant placer mon mot et juger par moi-même de bien des choses dont je n'avais autrefois qu'une idée bien faible et souvent fautive. J'avais vu les hommes et j'avais appris à les connaître. J'avais jeté un profond regard au fond d'un noble et excellent cœur, tandis que la vieille comtesse était pour moi la personnification de la dureté et de l'égoïsme dans la nature humaine. Je m'en retournai riche en expérience, riche en bonheur pour la liberté recouvrée, mais aussi avec un sentiment de profonde mélancolie dans le cœur à cause de la pauvre Rosette qui avait doublement souffert de ma liberté. On sait bien comme on s'en va, mais on ignore comment on reviendra, pensais-je, tandis que je parcourais l'allée d'un seul trait, au lieu de sautiller maladroitement comme les jours précédents, car, désormais je savais voler. Sur le dernier arbre, je fis, comme autrefois, une halte. De là, j'examinai de nouveau le paysage. La source vive murmurait toujours agréablement, le ruisseau était toujours aussi mouvementé que lors de mon premier séjour en ce lieu, et il continuait à folâtrer capricieusement sans avoir égard à moi. Jouant avec les fleurs et le gazon qui se trouvaient sur les bords, il sautait gaillardement sur les petites et sur les grosses pierres qui étaient sur son chemin, se faisant ici un chapeau d'écume blanche, plus loin rivalisant de vitesse avec les truites aux vives allures. Vraiment, je ne puis blâmer comme lavandière de tant aimer à assister au jeu de cette joyeuse compagnie ; mais pour moi, je ne pouvais rester plus longtemps, car les ardents desirs de mon cœur m'entraînaient ailleurs. Je déployai mes ailes et m'élançai d'un trait par-dessus le bouleau, le buisson d'églantine, le sapin et le tilleul, jusqu'au bosquet où était mon nid. Mais je ne pus résister encore dans notre nid, car je voulais déjà m'assurer de la présence de mon père et de ma mère au logis. C'est alors que je sautillai tout près, de manière à pouvoir les distinguer à travers les feuilles.

Oh ! que mon cœur battit joyeusement ! Mes parents étaient chez eux, assis en avant du nid, et je surpris le dialogue suivant :

« Maintenant, j'ai abandonné tout espoir de le revoir, disait ma mère, il doit être pris ou avoir péri.

— Notre fils unique, la joie de notre vieillesse, pris ou dévoré par un chat... Oh ! c'est horrible, » s'écria mon père.

Je n'y tenais plus, et, en un clin d'œil, je me trouvais près du cœur de mes parents.

La joie du retour fut indescriptible. Mon père et ma mère ne voulaient absolument pas croire que ce fût bien moi. Mes sœurs, qui voltigeaient dans le voisinage, furent appelées, et alors ce ne fut plus que des demandes et des réponses. Je dus raconter ma vie depuis A jusqu'à Z. Tous m'écoutaient avec grande attention, et lorsque j'eus fini, ma mère m'embrassa avec une grande émotion et m'appela son orgueil, sa joie.

Dans la même matinée, elle vola chez nos oncles et tantes, cousins et cousines, enfin chez nos amis et voisins. Elle raconta ma vie avec la loquacité habituelle des femmes, et cela, sans manquer de me dépeindre comme un héros, moi qui, cependant, à vrai dire, n'avais joué qu'un rôle lamentable. Ma bonne mère se complaisait tellement à l'idée de posséder un héros pour fils, qu'à partir de cette époque elle commença tous ses discours par ces mots : « Après la captivité de mon fils... » où : « Avant la captivité de mon fils... » J'étais donc devenu, parmi les oiseaux, un personnage important, et notre domicile devint bientôt le rendez-vous des meilleures familles emplumées du parc. Beaucoup d'autres arrivèrent aussi de la forêt voisine, et chaque fois je fis le sujet de l'entretien. C'est ainsi qu'en ce monde on arrive souvent à la distinction sans aucun mérite, et ce fut un bonheur pour moi de posséder assez d'intelligence pour le comprendre, car cela me préserva du vilain défaut de vanité. J'avais aussi parlé aux miens de ma rencontre avec le moineau, et, à cette occasion, je n'ai point dissimulé qu'au premier moment j'avais été enchanté de lui, que j'avais commencé par donner tort à notre mère, et que j'ai enfin vu clair lorsque ce monsieur au gris plumage m'eût laissé sans secours et sans conseil. Nous espérions alors que cette circonstance l'empêcherait d'effectuer sa visite promise, car personne ne désirait son retour après une semblable conduite, mais ma mère nous dit :

« Si vous croyez cela, vous avez encore une bien trop haute idée du drôle ; prenez-y garde, il sera ici sous peu. »

En effet, un matin de très-bonne heure, il fit son entrée, et n'amena pas seulement sa femme et cinq enfants, mais encore une vieille tante à moitié percluse et un oncle aveugle. Ils s'installèrent chez nous, tout à fait sans façon. La tante et l'oncle furent, sans nous consulter, placés dans notre nid, et notre mère alla leur chercher quelque chose à manger. Pendant tout le jour nous dûmes procurer vivres et boissons à ces moineaux toujours affamés et qui ne bougeaient pas de place. Ils étaient trop fatigués, assuraient-ils, et ne pourraient pas rentrer chez eux. Aussi, se faisaient-ils toujours servir. Ils désiraient tantôt ceci, tantôt cela, et nous fûmes vraiment heureux quand enfin arriva le soir et qu'ils annoncèrent leur départ ; car, en vérité, c'était un dérangement fort désagréable au milieu d'une si douce vie. Oui, ma vie était vraiment pleine de charmes ; je pouvais maintenant voler partout, m'élever haut dans les airs, sur le sommet des montagnes, les cimes des arbres ; je pouvais raser les champs et les prairies, rêver au bord de la source qui murmure, assister aux joyeux bonds du ruisseau, voltiger sous les verts ombrages. Oh ! c'était là une joie ineffable.

Mais, malgré cette heureuse vie, je n'oubliais point ma chère et bonne Rosette. Chaque jour je volais sur le tilleul d'où je pouvais regarder à travers sa fenêtre ; je me réjouissais quand je voyais sa douce figure moins triste qu'à l'ordinaire ; je sentais, au contraire, une profonde douleur lorsque je remarquais une larme dans ses yeux ; et j'étais tout hors de moi quand j'entendais la vieille comtesse gronder, surtout au sujet de ma délivrance.

Un jour, je fus tellement indigné que je voulais me précipiter contre la tête de la vieille dame. Par bonheur, le carreau auquel je n'avais point songé m'en empêcha ; sans quoi, j'aurais été de nouveau fait prisonnier. De temps à autre, quand je me perchais sur le tilleul et que je plongeais mes regards par sa fenêtre, Rosette dirigeait ses yeux sur moi, mais elle les baissait bientôt sur son ouvrage. Parfois, cependant, elle me considérait longtemps, pleine de préoccupations. Un jour même elle ouvrit la fenêtre et dit, après m'avoir regardé bien amicalement :

« Toi, petit oiseau, tu ressembles tout à fait à mon cher petit rossignol, mais assurément tu n'es pas lui. Vous autres, petits oiseaux, vous vous ressemblez tellement ! Où peut-il bien être maintenant ? Assurément fort loin d'ici, et il ne reviendra jamais là où il a été retenu captif. Etre prisonnier, ah ! c'est si triste ! Elle soupira profondément. Si tu le vois, dis-lui bonjour pour moi, toi, joyeux petit oiseau. »

Puis elle ferma la fenêtre.

Chaque fois, je revenais de mes visites avec le désir de plus en plus vif de pouvoir alléger le sort de la bonne jeune fille, et chaque fois aussi cela m'attristait infiniment de ne le pouvoir. Après qu'elle m'eût parlé, ce désir devint plus brûlant encore, car jamais je ne sentis plus profondément mon impuissance absolue et n'eus plus de chagrin de ma faiblesse. Sous cette impression, il m'était impossible de retourner vers les miens, où j'aurais pu trouver peut-être encore de la société. J'éprouvais le besoin d'être seul ; c'est pourquoi je volai par-dessus les champs vers la forêt silencieuse. Silencieuse ! dis-je, mais elle ne l'était point alors, car les oiseaux y faisaient précisément leur prière du soir. Je parcourus la forêt en tous sens. Ne devais-je pas y trouver un petit coin tranquille ? Épuisé,

je me posai enfin sur un arbre, et là, je vis ce que je n'avais encore jamais observé : une petite maisonnette, et cela tout près de moi. Elle était entièrement convertie de lierre, environnée de buissons de roses, dominée par de vieux et vénérables chênes et par d'anciens hêtres. Elle avait une apparence si paisible et si hospitalière, que je me trouvais irrésistiblement attiré vers elle. A sa vue, les paroles de Rosette se présentèrent à ma mémoire :

« Oh ! que ne puis-je, moi aussi, disait-elle un jour, rompre mes chaînes et me dérober à tous les regards au fond d'une tranquille et épaisse forêt ! »

Ce petit endroit conviendrait merveilleusement à la bonne jeune fille, elle y serait heureuse, pensai-je.

Tandis que j'étais plongé dans ces réflexions, j'entendis retentir une puissante et belle voix de basse dans le bois. Elle était si fraîche et si mélodieuse qu'en un instant tous les oiseaux se turent et semblèrent prêter l'oreille. Bientôt sortit du fourré un homme à la stature haute et svelte, suivi d'un grand chien et vêtu d'une étroite veste de chasseur. Il portait la gibecière au côté et la carabine sur l'épaule.

Le jeune chasseur avait le visage beau, viril et fortement bruni par le soleil. Ses yeux noirs brillaient sous des sourcils bien dessinés. Une petite casquette verte ne couvrait qu'en partie sa riche chevelure brune et bouclée. Une légère moustache ornait sa lèvre supérieure, ce qui lui donnait bien au jeune homme un air un peu décadé, mais nullement fat. Il parcourut rapidement la coupe, se dirigea vers la maisonnette et disparut bientôt à mes regards.

Quoique j'eusse une certaine peur des chasseurs, l'extérieur du jeune homme me plut fort. Les hommes m'intéressaient surtout depuis que je connaissais Rosette.

Demeure-t-il donc seul dans cette maison ? pensai-je ; et, pour satisfaire ma curiosité, je m'élançai sur une longue et flexible branche de lierre qui pendait devant la fenêtre ; mais le soleil couchant, qui brillait justement sur les carreaux, ne me permit pas de plonger mon regard dans l'intérieur du logis. J'étais bien décidé à attendre qu'il eût retiré ses rayons d'or, lorsque je m'aperçus qu'un battant de la fenêtre était légèrement entr'ouvert. Je crus donc pouvoir m'y glisser un instant sans aucun risque, me disant qu'il me resterait une issue pour sortir. Aussitôt pensé, aussitôt fait, en un clin d'œil je me trouvais à l'intérieur du logis, sur la tablette de la fenêtre. J'examinai la chambrette ; il ne se trouvait aucun être vivant dans ce lieu charmant et discret, mais on y voyait sur le plancher et sur les murs les rayons du soleil qui, se jouant à travers les branches des vieux chênes et des hêtres, se livraient à une danse fantastique des plus bizarres. Lorsque j'eus suffisamment observé et que j'eus, par imagination, orné de fleurs et du charmant visage de ma Rosette la fenêtre vide, je voulus effectuer mon retour. Mais au même moment le jeune chasseur mit le pied sur le seuil de la porte. Le courant d'air ferma la fenêtre, et je fus de nouveau prisonnier ; mais cette fois, ma captivité ne dura pas longtemps, car à peine le jeune homme m'eût-il aperçu, qu'il ouvrit la fenêtre.

« Pauvre petit, dit-il avec un sourire amical, tu es arrivé ici par hasard, sachant à peine comment, et tu es maintenant bien inquiet de savoir si tu seras mon captif. Mais ne crains rien ; quoique chasseur, je ne voudrais vous faire aucun mal, à vous, charmants petits oiseaux. J'écoute avec tant de plaisir votre chant lorsque je parcours matin et soir la forêt. »

En un instant je fus dehors et je m'envolai avec la reconnaissance dans l'âme. J'avais enfin trouvé deux êtres dont je garderais le souvenir dans mon cœur.

Depuis ce moment, j'allai souvent aussi visiter le jeune chasseur pour m'assurer de son état, et toujours je le trouvais serein et de joyeuse humeur.

Au milieu de ces visites, de ces excursions de toutes sortes, et parmi les sérieuses réflexions qui m'étaient si souvent suggérées par les yeux remplis de larmes de Rosette, l'été s'enfuit. L'automne était venu et avait donné à notre parc un aspect tout à fait désert. Il était devenu si désagréable à habiter, que nous nous décidâmes à voyager pendant un certain temps. Prenant congé de Rosette et du jeune chasseur, je suivis mes parents.

Nous allâmes çà et là, mais cela me mènerait vraiment trop loin si je voulais décrire tout ce que j'ai vu, ainsi que les pays où nous sommes passés. La relation d'un voyage est généralement fort intéressante, mais elle est surtout précieuse pour le conteur lui-même, car, pendant qu'il décrit tout ce qu'il a vu, il le fait facilement repasser dans sa propre imagination. Tout le plaisir qu'il a éprouvé traverse alors vivement son esprit, tandis qu'il n'est pas toujours en état de dépendre avec d'assez brillantes couleurs pour que le lecteur puisse à son tour se représenter ces gracieux tableaux.

Le printemps, que la terre attendait avec une si grande impatience, était enfin de retour.

Une nouvelle vie commençait : tout bourgeonnait, tout fleurissait. La source sort de son sommeil hivernal, en s'agitant gaiement, lui souhaitait la bienvenue par un doux murmure. Les ondes argentées bondissaient bruyamment et joyeusement en descendant dans la vallée et annonçaient aux fleurs, aux arbres et aux gazons qu'il était de retour, le beau mois de mai. Et toute la nature se parait. Bientôt la terre entière se montra en habit de fête, et elle était si belle, si charmante à contempler, que celui qui la regardait sentait son âme s'épanouir. Nous étions de retour dans notre parc. Une joie inconnue me remplissait le cœur, tandis qu'en une

nuit silencieuse et tiède le grand œil clair regardait du ciel en souriant d'un air de béatitude ; que les arbres, la végétation, toute l'aimable nature était autour de moi inondée de sa lumière d'argent, tandis que tout en haut chaque petite étoile s'éveillait après l'autre. Je pouvais enfin exprimer ce que j'éprouvais, le chant s'était aussi réveillé dans le plaisir et la douleur, la joie et les desirs impatients. C'était pour moi bonheur et félicité. Car ne l'eusse-je pu, ma poitrine se serait brisée par l'excès de mes impressions. Mais mes chants appartenaient à Rosette, à qui j'étais redevable de tout... de tout ! Aussi, tous les soirs, je chantais de mon mieux devant sa fenêtre, sur le tilleul reverdi. Je l'y voyais souvent à une heure assez tardive, prêtant l'oreille à mes chants. Du reste, elle n'était pas seule à m'écouter. La compatissante petite Gretchen se trouvait quelquefois aussi sous les tilleuls et m'écoutait avec recueillement.

« Est-ce là le rossignol que tu as sauvé, Rosette, qui chante si bien ici ? demanda un jour la petite.

— C'est possible, ma chère enfant, croyons-le, » fut la réponse de Rosette.

C'était par une soirée splendide ; je m'étais encore perché sur le tilleul. L'air pur était tout embaumé de parfums, le jet d'eau clapotait doucement sur le gazon d'un vert velouté et disait de tendres secrets aux fleurs qui l'écoulaient en silence. La lune me regardait aussi amicalement que si elle eût voulu converser avec moi, et, en effet, elle me tint un langage doux et céleste. Oh ! en une telle soirée combien de mystères nous sont révélés qui sont demeurés jusqu'alors incompris ! Je me sentais entraîné à chanter comme jamais encore, et je chantai ! Je chantai tout ce qui émuait, réjouissait ou chagrinait mon cœur. Je chantai ce que la belle lune, les étoiles et les fleurs m'inspiraient. Je célébrai la splendeur de la nuit et je remerciai le Créateur de toutes choses, du grand, de l'immense amour avec lequel il a créé pour nous tant de merveilles. Pendant que je chantais, j'avais aperçu comme la taille élancée d'un homme évidemment attiré par ma voix dans un des nombreux sentiers et à l'ombre d'un arbre où il demeurait silencieux. Quand j'eus cessé, il continuait à ne point quitter sa place ; je fus curieux de savoir qui cela pouvait être. Je voltigeai au-dessus de lui, la lune me vint en aide et je reconnus mon favori, le jeune chasseur. Il était appuyé contre le tronc du chêne et fixait son regard sur la fenêtre de Rosette, où se dessinait le joli profil de la jeune fille, éclairé par la pleine lumière de la lune. Dès lors le chasseur ne manqua plus aucun soir ; toujours il siégeait à la même place, appuyé contre le même arbre, et lorsque la lune me faisait entrevoir le visage du jeune homme, je voyais que son œil demeurait fixé vers la fenêtre de Rosette, quoique celle-ci ne se montrât plus, mais se tint, au contraire, cachée au sein des fleurs.

Un soir, lorsque je revins au tilleul, les volets de Rosette étaient entièrement fermés. Quant à l'aimable jeune fille, je ne pouvais la voir. Que lui était-il arrivé ? Le chasseur qui se trouvait là à l'heure accoutumée semblait aussi vouloir se le demander, car tout ébahi il demeurait les yeux fixés sur la fenêtre. Peut-être se rouvrira-t-elle si elle entend mes chants, pensai-je. Dès lors je chantai et le jeune homme m'élançait tristement à ma voix ses soupirs. Hélas ! les volets ne s'ouvrirent point. Il en fut ainsi ce soir-là et bien d'autres soirs encore. A la fin, je ne revis plus le chasseur. Mais moi je revins toujours et je chantai sur le grand tilleul toute la nuit. Peut-être cependant m'entendait-elle encore, et s'en réjouissait-elle. Une fois que j'avais ainsi chanté toute la nuit, que je l'avais pleurée, et que j'avais soupiré en songeant à elle—ce jour-là néanmoins comme toujours je n'avais reçu aucune preuve qu'elle m'entendait—j'avais le cœur triste et inquiet, et ce fut avec des regards troublés que je vis le jour commencer à poindre.

Les vapeurs et le brouillard montaient graduellement, les grands rideaux des cieux se déroulaient avec lenteur, le soleil s'avancait avec majesté, orné de sa couronne de rayons d'or. Ses premières lueurs ne me montrèrent cependant pas le sourire de la joie, car je ne vis que des pleurs partout où je regardai.

Dans les calices des fleurs, sur le rebord des feuilles, à chaque brin d'herbe, même entre les tiges délicates de la mousse veloutée, elles brillaient en larges gouttes. Oh ! pensai-je, la terre est si belle et pourtant elle semble ne montrer que tristesse et chagrin ! Mais tristesse et chagrin furent oubliés lorsque mon regard tomba sur une apparition bien-aimée et que le soleil inonda de lumière. Elle était sous le tilleul et levait les yeux vers moi. C'était Rosette, ma Rosette si charmante, plus belle que je ne l'avais jamais vue. Une larme brillait aussi à son œil ; cependant son regard rayonnait de bonheur et de joie, et un gracieux, bienheureux sourire errait sur sa petite bouche vermeille. Elle était enveloppée de vêtements légers d'une blancheur éclatante, et une couronne de feuillage parsemée de petites fleurs blanches se mariait à ses boucles brunes.

« Je te remercie, fidèle chanteur, dit-elle d'une voix émue en fixant sur moi son doux regard ; tu m'as aidée à supporter des heures bien anières. Maintenant je suis heureuse ; j'en remercie d'abord Dieu, puis toi, mon cher petit oiseau. »

Ainsi parla-t-elle, et la larme qui tremblait à sa paupière tomba pour se mêler aux larmes des fleurs. Et tout scintillait autour de moi ; dans leurs calices, sur le bord des feuilles, à chaque brin d'herbe, aussi qu'aux tiges délicates de la